

L'espéranto : une chance pour les langues et la littérature ?

L'espéranto, ce projet d'une langue internationale simple et accessible à tous ? Une belle idée, certes, mais bien utopique au fond, surtout à l'heure de l'anglais triomphant. C'est ce que comme tout le monde j'avais entendu dire, c'est ce que je pensais moi-même avant de commencer à m'intéresser de plus près à cette langue. L'espéranto commençait à stagner vers la fin du XX^e siècle ? Le développement d'Internet lui donne aujourd'hui une meilleure visibilité et un nouvel élan.

Avant d'aborder les sujets de la traduction et de la littérature jeunesse en espéranto, une présentation de cette langue et de ses origines ne sera probablement pas superflue.

L'espéranto appartient à la famille des « langues construites » ou « langues artificielles » (par opposition aux langues dites « naturelles »). Ni la plus ancienne ni la plus récente des langues construites, c'est la seule à ce jour à avoir connu un développement important et durable. Elle a été élaborée autour de 1880 par un médecin ophtalmologue, Ludwik Lejzer (Louis-Lazare) Zamenhof (1859-1917), né à Białystok (Pologne).

À l'époque, toutefois, la Pologne n'existe plus, partagée entre la Russie, la Prusse et l'Empire d'Autriche. À Białystok coexistent ainsi Polonais, Allemands, Russes et Ashkénazes. Entre ces différentes populations, les tensions sont vives et les incidents fréquents. Issu d'une famille juive où l'on parle couramment le yiddish mais aussi le russe et le polonais, fils d'un professeur d'allemand et de français, le jeune Zamenhof a la chance de comprendre toutes les langues parlées autour de lui. Il sent que c'est l'impossibilité de communiquer qui exacerbe les tensions dont Białystok est le théâtre. En lui germe alors le projet d'une langue internationale destinée à permettre les échanges entre les peuples. Zamenhof, dans un souci d'équité, estime qu'une telle langue ne saurait être que construite. Recourir, en effet, à une langue naturelle dans le cadre d'échanges internationaux favorise *de facto* les locuteurs natifs de celle-ci. Dans la perspective de Zamenhof, une langue internationale ne devrait être la langue d'aucun État ni d'aucun peuple mais une langue auxiliaire commune, langue seconde que chacun apprendrait après sa langue native.

Quitte à inventer une langue nouvelle, autant faire en sorte qu'elle soit aussi simple à apprendre que possible. Pour son projet, Zamenhof vise donc à la fois transparence, logique, cohérence et souplesse. Chaque lettre se prononcera (toujours de la même façon) et chaque phonème se notera d'une seule et même manière, de sorte que les problèmes d'orthographe disparaîtront. Par ailleurs, Zamenhof ne construit pas cette langue *ex nihilo*. La plupart des racines seront ainsi empruntées aux langues latines, germaniques et slaves. La langue qu'il élabore se distinguera néanmoins considérablement des langues indo-européennes : à l'instar du chinois, du japonais ou encore du finnois, il s'agira d'une langue agglutinante, où les mots seront formés par assemblage d'éléments simples et invariables. Par exemple, « hôpital » se dira *malsanulejo*, que l'on peut décomposer en *mal-* (notion de « contraire »), *san-* (notion de « santé »), *ul-* (notion d'« individu »), *ej-* (notion de « lieu, local »), *-o* (morphème signalant un substantif), soit littéralement « local des individus en mauvaise santé » ; sachant par ailleurs que *-a* sert à construire les adjectifs qualificatifs, « hospitalier » se dira simplement *malsanuleja*. Toute liberté sera laissée à la dérivation grammaticale : « par le train » pourra se traduire ainsi par le complément prépositionnel *per trajno* mais aussi, de manière beaucoup plus ramassée et élégante, en dérivant de la racine *trajn-* un adverbe de manière, *trajne* (littéralement, « *trainement»). Si elle ne saurait être totale, la liberté syntaxique devra demeurer aussi grande que possible afin que chacun puisse conserver le plus souvent l'ordre des mots qui lui paraît naturel : un Arabe pourra ainsi utiliser l'ordre Verbe - Sujet - Complément qui lui est familier ; un Japonais garder l'ordre Sujet - Complément - Verbe ; un Allemand continuer à placer systématiquement en deuxième position le verbe d'une proposition indépendante ou principale, et en dernière position le verbe d'une proposition subordonnée ; un Français pourra utiliser l'ordre Sujet - Verbe - Complément quand le complément est un groupe nominal et l'ordre Sujet - COD - Verbe quand le complément d'objet direct est un pronom personnel (exemple : *Mi lin vidas* ou *Mi vidas lin* pour « Je le vois » mais aussi *Lin mi vidas*, *Lin vidas mi*, *Vidas mi lin* ou *Vidas lin mi*, l'ordre choisi répondant souvent à une intention expressive).

En 1887, Zamenhof adopte le pseudonyme de Doktoro Esperanto (Docteur L'Espérant) et publie en russe une première grammaire de sa langue internationale (*internacia lingvo*). Rencontrant un

succès rapide, la langue sera bientôt rebaptisée espéranto par ses locuteurs enthousiastes. Les Français jouent alors un rôle moteur dans sa diffusion. Mais la Première Guerre mondiale marque un coup d'arrêt à l'expansion du mouvement espérantiste. Il s'en relèvera vite mais pour peu de temps car, avec la montée des régimes autoritaires en Europe durant les années 1930, les espérantistes commencent à faire l'objet de poursuites et d'incarcérations ; pour Hitler, l'espéranto est « la langue de la conspiration juive et des francs-maçons », pour Staline, celle du « cosmopolitisme bourgeois » : beaucoup d'espérantistes finiront ainsi leurs jours dans un camp de concentration ou au goulag. En définitive, la Deuxième Guerre mondiale aura eu des répercussions négatives beaucoup plus durables que le conflit précédent. L'effondrement des anciennes puissances européennes et l'accès des États-Unis d'Amérique au rang de superpuissance voient l'anglais s'imposer en quelques années comme langue véhiculaire au sein du bloc occidental. La Guerre froide a entre autres conséquences celle d'entraver les échanges internationaux au sein d'une Europe divisée, devenue un enjeu stratégique entre les USA et l'URSS. Malgré le soutien de l'UNESCO et les marques d'intérêt témoignées par des personnalités comme Tolkien, Gandhi, Einstein, Umberto Eco ou Albert Jacquard, le développement de l'espéranto dans la seconde moitié du XX^e siècle se poursuit de manière plus lente qu'à ses débuts. Le cas de la Chine est néanmoins remarquable ; aussi bien sous la République de Chine que sous la République populaire (après 1949), l'espéranto bénéficie d'un soutien politique important : cours dans l'enseignement supérieur dès 1912, engagement de l'écrivain Ba Jin en faveur de l'espéranto, un record de 400 000 espérantistes dénombrés en 1986, émission quotidienne en espéranto sur Radio Chine Internationale, publications littéraires et scientifiques en espéranto... La chute récente et importante du nombre d'espérantistes recensés en Chine a beaucoup plus à voir avec la politique chinoise et l'adoption « de raison » de l'anglais comme langue véhiculaire qu'avec les supposées difficultés d'apprentissage du lexique de l'espéranto pour un Asiatique. En un peu plus d'un siècle d'existence, la langue s'est considérablement enrichie d'apports d'origines variées. Elle a connu aussi quelques évolutions significatives. Le rejet de certaines réformes proposées a parfois conduit à des scissions, mais aucune des langues dérivées de l'espéranto n'a réussi à réunir un nombre aussi important de locuteurs (ido, antido, le tout récent mondlango).

En France, on a généralement une vision biaisée de la langue initiée par Zamenhof, qui tient sans doute à son histoire dans ce pays. En dépit (en raison ?) du succès qu'elle a pu rencontrer en France dès le tournant du XX^e siècle, les différents gouvernements se sont souvent montrés méfiants voire hostiles vis-à-vis d'elle. Déjà en 1922, seule la France s'était opposée à l'adoption de l'espéranto comme langue de travail de la Société des Nations, sur la proposition d'une dizaine d'États (dont l'Afrique du Sud, la Chine, l'Inde et le Japon). La même année, le ministre de l'instruction publique interdisait la mise à disposition de locaux scolaires pour l'enseignement de l'espéranto. On peut se demander si la nostalgie d'une époque où le français prévalait dans les échanges internationaux n'est pas en partie à l'origine de cette défiance, qui perdure aujourd'hui sous des formes atténuées. Il ne s'agit pas d'affirmer que l'espéranto serait une langue parfaite : certaines critiques formulées à l'encontre de cette langue sont légitimes et recevables, parce qu'elles s'appuient sur une réelle connaissance de l'espéranto et une véritable argumentation ; elles émanent d'ailleurs souvent des milieux espérantistes eux-mêmes ou encore de linguistes ayant fait l'effort d'étudier la langue. On a pu par exemple reprocher à l'espéranto un certain « sexisme » (les noms désignant un être sexué sont masculins par défaut, la forme féminine se construisant par l'ajout de l'afixe *-in-*), ou encore un emploi pas toujours cohérent du mal nommé « accusatif », ainsi que la lourdeur de ses temps composés (d'ailleurs assez peu utilisés). Mais l'espéranto est une langue à ce point flexible et pleine de ressources qu'il fournit souvent à ces problèmes des solutions que Zamenhof lui-même n'aurait peut-être jamais imaginées, sans qu'il soit besoin de modifier en rien le fonctionnement fondamental de la langue. S'agissant de la question plus délicate du sexisme, des solutions, non officialisées à ce jour, ont été proposées pour mettre sur un pied d'égalité les formes féminines et les formes masculines, avec la création pour ces dernières de l'afixe *-iĉ-* : par exemple *patro* (père) et *patrino* (mère) deviendraient *patro* (parent), **patriĉo* (père) et *patrino* (mère) ; *knabo* (garçon) et *knabino* (fille) deviendraient *knabo* (enfant), **knabiĉo* (garçon) et *knabino* (fille).

Les espérantistes de bonne volonté demeurent ouverts aux discussions ainsi qu'aux discours critiques, pour autant qu'ils soient étayés et de bonne foi. Malheureusement, le discours sur l'espéranto qui domine encore trop souvent en France s'élève rarement au-dessus du niveau d'un catalogue de préjugés et d'erreurs flagrantes, qu'il s'exprime de manière distante et polie (Alain

Rey) ou bien avec ce cynisme grossier que confèrent l'ignorance et l'autosuffisance (l'ancien journaliste Pierre Bénichou). En omettant les inepties, il me semble qu'on pourrait résumer le discours de certains intellectuels Français de la sorte : une langue artificielle ne saurait avoir les qualités qui sont l'apanage des langues naturelles — en particulier, l'espéranto ne permettrait pas de nuancer finement l'expression ; trop objective et analytique, ce serait par ailleurs une langue incapable d'humour comme de poésie ; mais surtout, s'agissant d'une langue sans locuteurs natifs, l'espéranto ne serait en quelque sorte qu'une armature vide, une langue « sans âme » dépourvue de la fondation indispensable que seraient une histoire et une culture propres ; l'espéranto était donc condamné à échouer et pratiquement plus personne ne le parlerait à l'heure actuelle. La difficulté en France à trouver des ouvrages rédigés dans cette langue vient conforter ces préjugés et l'impression d'un espéranto en voie d'extinction. En effet, les grandes librairies parisiennes ne proposent généralement guère plus d'une dizaine d'ouvrages.

À titre de comparaison, la librairie espérantiste de Rotterdam propose un catalogue de près de 4 000 titres. Un pays comme la Hongrie dispose d'épreuves nationales d'espéranto dans le cadre du diplôme équivalent au baccalauréat français, cette langue se classant en troisième position par le nombre de candidats depuis 2004, après l'anglais et l'allemand. Près de 70 universités dans le monde proposent un enseignement optionnel d'espéranto (dont une trentaine en Europe, 6 au Japon, 18 en Chine). En plus de Radio Chine Internationale, diverses radios européennes comme Radio Pologne, Radio Vatican, RAI International proposent des émissions quotidiennes ou hebdomadaires en espéranto. Qui plus est, le développement d'Internet et du Web a redonné une nouvelle vigueur à la langue un peu partout dans le monde. Les sites en espéranto se multiplient et une recherche sur le mot « Esperanto » via Google renvoie plus de 45 millions de résultats. En septembre 2007, Wikipédia en espéranto compte près de 90 000 articles (dont beaucoup néanmoins sont encore au stade d'ébauche). Il existe également une édition électronique du *Monde diplomatique* en espéranto. Finalement, combien d'espérantistes ou d'espérantophones dans le monde ? Cela reste très difficile à dire, dans la mesure où cette langue internationale n'est la langue d'aucun État et que beaucoup d'espérantistes ne sont inscrits dans aucune association ou groupe de langue : les estimations varient aujourd'hui de 100 000... à 2 000 000 !

La meilleure réponse aux discours habituels dénigrant l'espéranto est encore apportée par la littérature espérantophone. Originaires entre autres d'Angleterre, d'Australie, du Brésil, de Chine, de France, de Hongrie, d'Italie, du Japon, de Nouvelle-Zélande, des Pays-Bas, de Pologne, du Portugal, de Russie ou du Vietnam, des auteurs écrivent directement en espéranto, depuis le début du XX^e siècle. Il existe en outre au moins deux revues littéraires en espéranto : *Fonto et Literatura Foiro*. Le PEN club international, association non gouvernementale d'écrivains agréée par l'UNESCO, comprend une section espérantiste depuis 1993 : l'espéranto bénéficie de ce fait d'une reconnaissance internationale comme langue littéraire à part entière. L'un de ses buts a toujours été d'œuvrer à l'égalité entre les peuples dans le domaine littéraire, en donnant la chance à chaque individu, quelle que soit sa langue native, d'être publié et de rendre ainsi accessibles à tous les particularités de sa culture d'origine, améliorant par là-même la connaissance et la compréhension mutuelles entre les nations. L'histoire et la culture qui servent de fondement à l'espéranto, ce ne sont donc pas uniquement celles de la langue et du mouvement espérantiste mais celles de tous les peuples qui saisissent l'occasion de s'exprimer à travers lui. Dans cette perspective de communication et de partage, la traduction en espéranto a d'emblée été considérée comme une tâche primordiale. Zamenhof entendait ainsi contribuer à rendre universellement accessible le patrimoine littéraire de l'humanité.

Les principales qualités de l'espéranto — sa grande souplesse syntaxique et l'étendue de ses possibilités en matière de création lexicale — se sont révélés d'indéniables atouts en matière de traduction : elles permettent généralement de rester plus fidèle aux textes originaux que ne le peuvent les langues naturelles, particulièrement quand la langue cible appartient à une autre famille que celle de la langue source. Cela n'entraîne pas que toutes les traductions en espéranto soient d'égale qualité : l'outil seul, si bon soit-il, ne suffit pas à faire l'artisan. Mais l'espéranto ayant d'emblée éveillé l'intérêt et l'enthousiasme d'amoureux des langues, de linguistes et d'écrivains, les traductions disponibles sont souvent d'une très bonne tenue littéraire.

La Bible, le Coran, Homère, Virgile, Omar Khayyam, Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, Goethe, Tolstoï, Ibsen, Freud, Tolkien, Camus, Sartre, Grass et bien d'autres ont été traduits en

espéranto. Rien sans doute d'extraordinaire aux yeux d'un francophone habitué à une offre importante en matière de littérature étrangère traduite dans sa langue maternelle, mais gardons à l'esprit qu'il s'en faut de beaucoup que tout le monde ait cette chance. Cela dit, même pour un francophone, l'espéranto permet d'accéder à moindre frais à des textes d'origines diverses qui n'ont jamais été traduits en français : poésie croate, théâtre hongrois, romans estoniens...

En 2007, le nombre d'ouvrages traduits en espéranto s'élève ainsi à environ 10 000. La librairie de l'Universala Esperanto-Asocio propose plus de 1 000 romans ou recueils de nouvelles et environ 600 recueils de poèmes. Pour les premiers, la littérature originale représente moins de 40 % des titres disponibles ; pour les seconds, environ la moitié.

Bien que l'espéranto ait donc servi à de nombreuses traductions, peu d'ouvrages écrits en espéranto ont été traduits dans des langues natives. L'une des causes en est bien sûr le manque de visibilité de l'espéranto, dans de nombreux pays. Mais peut-être la traduction vers les langues natives, sans bien sûr être incompatible avec la démarche des auteurs qui font le choix d'écrire directement en espéranto, relève-t-elle aussi d'une autre logique : il me semble que la plupart des espérantistes se préoccupent peu de la traduction de la littérature espérantophone (« À quoi bon traduire une langue ayant été conçue pour être apprise facilement et rapidement ? »). Le cas de figure le plus répandu est celui de la traduction de l'espéranto vers la langue native de l'auteur (cette traduction étant d'ailleurs souvent le fait de ce dernier). Il y a bien sûr des exceptions : hors du domaine littéraire, un ouvrage technique d'Eugène Aisberg *Fine mi komprenas la radion* (paru en français sous le titre *La radio ?... mais c'est très simple !*) fut traduit dans 21 langues. C'est d'ailleurs Aisberg qui avait fondé en 1934 la collection « Mais c'est très simple ! », qui existe toujours, aux éditions Dunod.

Quelle est, maintenant, la place de la littérature jeunesse en espéranto ? Pour commencer, là encore, de nombreux classiques ont été traduits : les contes des frères Grimm et d'Andersen, Mark Twain, Lewis Carroll, *Les Aventures de Pinnocchio* de Carlo Collodi, *Le Magicien d'Oz* de Lyman Frank Baum, *Winnie l'Ourson* d'Alan Alexander Milne, *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgerson à travers la Suède* de Selma Lagerlöf, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, *Fifi Brindacier* d'Astrid Lindgren, *L'Histoire sans fin* de Michael Ende... Il existe par ailleurs des éditions en espéranto de quelques volumes de Tintin, d'Astérix, de Gaston Lagaffe et du Petit Spirou, sans oublier le manga de Keiji Nakazawa, *Gen d'Hiroshima*. Populaires en Allemagne, les livres pour enfants de Gudrun Pausewang sont également disponibles en espéranto. Récemment, la traduction de *Tout est possible* d'Aline de Pétigny, *Ĉio fareblas*, publié par les éditions Pour penser à l'endroit, a été élu « Livre de l'année 2007 pour les enfants » dans le cadre du concours des Belles-Lettres du congrès universel d'espéranto de Yokohama.

À ce jour, il faut bien néanmoins reconnaître que la création espérantophone contemporaine en littérature jeunesse demeure marginale. La librairie de l'Universala Esperanto-Asocio propose environ 200 titres, traductions et littérature originale confondues. Le *Kumeŭaŭa, la filo de la ĝangalo* (*Kumewawa, fils de la jungle*) du Croate Tibor Sekelj, traduit de l'espéranto dans plus de vingt langues et primé par le ministère de l'éducation du Japon, demeure un cas exceptionnel. Les Chinois ont publié de leur côté une série de petits albums pour enfants sans prétention. Apparemment, rien de comparable avec le meilleur de la littérature jeunesse contemporaine qui nous est familière : la littérature jeunesse est bien le parent pauvre des éditions en espéranto.

À bien y réfléchir, cette situation n'a rien d'étonnant. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'espéranto est enseigné dans les écoles (en France, souvent dans le cadre de la pédagogie Freinet). La grande majorité des espérantistes et espérantophones ont donc commencé à s'intéresser à cette langue à l'âge adulte, de sorte que le public potentiellement concerné par la littérature jeunesse en espéranto est rare. Si un jour venaient à aboutir les démarches qui visent à promouvoir l'adoption de l'espéranto comme langue auxiliaire des pays de l'Union européenne, gageons que la situation changerait radicalement et en très peu de temps. Si l'espéranto n'est pas parfait, c'est à ce jour la seule langue construite à avoir connu un tel développement et à avoir été reconnue par plusieurs pays et organisations comme langue vivante à part entière ; en outre, beaucoup considèrent que les multiples qualités de l'espéranto l'emportent largement sur ses quelques défauts.

Il semble en tout cas évident que le choix de l'anglais comme langue de communication internationale a plus à voir avec l'acceptation de la domination économique et idéologique des

États-Unis qu'avec les qualités propres à cette langue, quelles que soient ces dernières au demeurant. Car en réalité l'anglais n'est pas intrinsèquement adapté aux échanges internationaux, ne serait-ce, quoi qu'on en dise, que de par sa difficulté. Son apprentissage est assurément moins ardu que celui du français, mais il demeure bien plus long et difficile que celui de l'espéranto. Différentes études, référencées dans l'article « Valeur propédeutique de l'espéranto » sur Wikipédia, ont en effet permis d'établir que le temps d'apprentissage nécessaire à l'acquisition d'un bon niveau en espéranto est généralement considérablement inférieur à celui que nécessitent l'anglais ou d'autres langues étrangères. L'anglais, par ailleurs, s'est révélé à plusieurs reprises source d'ambiguïtés dans les échanges internationaux. Mais surtout, en Europe, l'utilisation de celui-ci comme langue véhiculaire favorise outrageusement les Britanniques, et dans une moindre mesure les locuteurs natifs de langues voisines (comme l'allemand ou le néerlandais).

En réalité, seul le recours à une langue construite rendrait possible une communication internationale équitable entre les pays de l'Union européenne. Le choix d'une langue de travail commune dans le cadre des institutions européennes permettrait en outre de réaliser une économie de centaines de millions d'euros chaque année, en réduisant considérablement le nombre de directions de traductions (de la langue de travail unique vers chacune des 23 langues nationales officielles et vice versa, au lieu du faisceau touffu actuel, qui devient de plus en plus inextricable à mesure que l'Union européenne s'élargit). Dores et déjà, le principe d'équité qui prévalait naguère encore dans le cadre des institutions européennes est battu en brèche depuis qu'en 2004 le nombre de langues officielles est passé à 20 : un système de traductions équitable aurait en effet supposé 380 directions et un coût annuel exorbitant, supérieur à deux milliards d'euros (aujourd'hui, avec 23 langues officielles seraient requises 506 directions) ; on a donc mis au point un mode de fonctionnement moins onéreux, ne requérant plus « que » 128 directions, articulé autour d'une sélection de cinq « langues pivots » qui servent de relais de traduction aux neuf autres langues exclues arbitrairement de la sélection des onze « langues de base ». Ce système, qui implique pour certaines langues le recours à la double traduction, multiplie les risques d'imprécisions et de contresens : il revient ni plus ni moins à traiter certains Européens en citoyens de seconde zone.

Au lieu de l'actuel « Tous les chemins mènent à Londres », qui tend à faire que chaque État ignore ses voisins et à maintenir l'Union européenne au niveau d'un regroupement d'intérêts égoïstes et à courte vue, le choix de généraliser une langue construite comme l'espéranto permettrait de multiplier les échanges entre tous les pays de l'Union européenne, et ce dès l'enfance si l'enseignement de cette langue débutait à l'école primaire — que l'on songe aux correspondances interscolaires chères au mouvement Freinet. Vous l'aurez compris : je souscris à l'idée que l'espéranto constitue le meilleur candidat actuel au statut de langue véhiculaire pour l'Union européenne. Une telle adoption, qui nécessiterait une prise de position politique forte, aurait sans nul doute des répercussions culturelles et économiques considérables en l'espace de seulement quelques années. Outre l'amélioration de la qualité des échanges inter-européens, ce serait certainement la chance de voir émerger des écrivains de langues minoritaires, en littérature générale aussi bien qu'en littérature jeunesse.

Ne peut-on pas, cela dit, douter de la pertinence de traduire en espéranto la plus grande partie de la littérature jeunesse ? Supposons en effet qu'une majorité d'enfants commence l'apprentissage de l'espéranto à l'école élémentaire. Sorti des imagiers ou des livres d'initiation, les albums pour les petits en espéranto ne continueraient-ils pas à concerner un public restreint (celui des enfants apprenant cette langue à la maison dès leur plus jeune âge) ? Quant aux livres à destination des enfants de 8 à 10 ans traduits en espéranto, ne risqueraient-ils pas de rester inaccessibles à la majorité des enfants de cette tranche d'âge, faute pour eux d'une maîtrise suffisante de la langue, même si celle-ci s'acquiert beaucoup plus vite que pour une autre langue étrangère ? En définitive, ne pourrait-on pas penser que seule aurait un sens la traduction de textes pour pré-adolescents et adolescents, dans la mesure où ces livres seraient davantage susceptibles de trouver un public. De telles interrogations ne seraient pas sans bien-fondé. On peut toutefois penser que les écoliers débutant l'apprentissage de l'espéranto seraient rapidement en mesure de lire dans cette langue une bonne partie des bandes dessinées jeunesse qui leur sont destinées (textes courts, lexique souvent simple, aide fournie par les images à la compréhension globale). Qui plus est, tous ceux qui connaissent un peu la littérature jeunesse savent bien que certains récits accessibles à des enfants de moins de 10 ans sont susceptibles d'intéresser les lecteurs bien après cet âge (je pense notamment à

quelques titres de la collection Mouche de l'École des loisirs, à certains Zig Zag du Rouergue, ou bien encore à la collection Petite poche de Thierry Magnier) : le format de ces textes et la relative simplicité de leur écriture, rendraient leurs traductions en espéranto accessibles à des élèves après seulement deux ans de pratique à l'école. Bien sûr, demeurerait même pour de tels livres la question de la motivation : pourquoi un enfant ou un adolescent lirait-il un ouvrage en espéranto plutôt qu'un ouvrage équivalent (voire le même, traduit) dans sa langue native ? Et pourquoi pas par curiosité et par plaisir ? Ce n'est sans doute pas là réponse propre à convaincre un éditeur anxieux ou dubitatif. Cela dit, il ne faut pas oublier que, dans le cas de figure envisagé, le marché d'un titre en espéranto ne serait pas national mais européen (455 millions d'habitants) et même mondial (présence d'espérantophones sur tous les continents). Évidemment, traduire en espéranto un ouvrage de littérature jeunesse n'en représenterait pas moins un réel pari pour un éditeur. Sans doute le marché ne serait-t-il jamais énorme. Probablement ne saurait-il même être viable qu'avec le soutien des bibliothèques et des établissements scolaires, mais n'est-ce pas déjà la situation que connaissent un certain nombre d'éditeurs (sans parler des libraires) ? Jusqu'à présent, les traductions en espéranto de littérature jeunesse récente ont surtout été réalisées à l'initiative de particuliers ou d'associations (par exemple, *L'Histoire sans fin* ou *Le Petit Spirou*). Et si, sans même attendre une hypothétique adoption de l'espéranto par l'Union européenne, les éditeurs francophones prenaient l'initiative ?

Thomas Savary, Librairie Voyelles